

Rencontre dans sa Toscane d'adoption de ce « nanar » de génie, qui nous offre une superbe émission par la grâce de la caméra de Jean-Christophe Averty.

FR3. 20 H 35

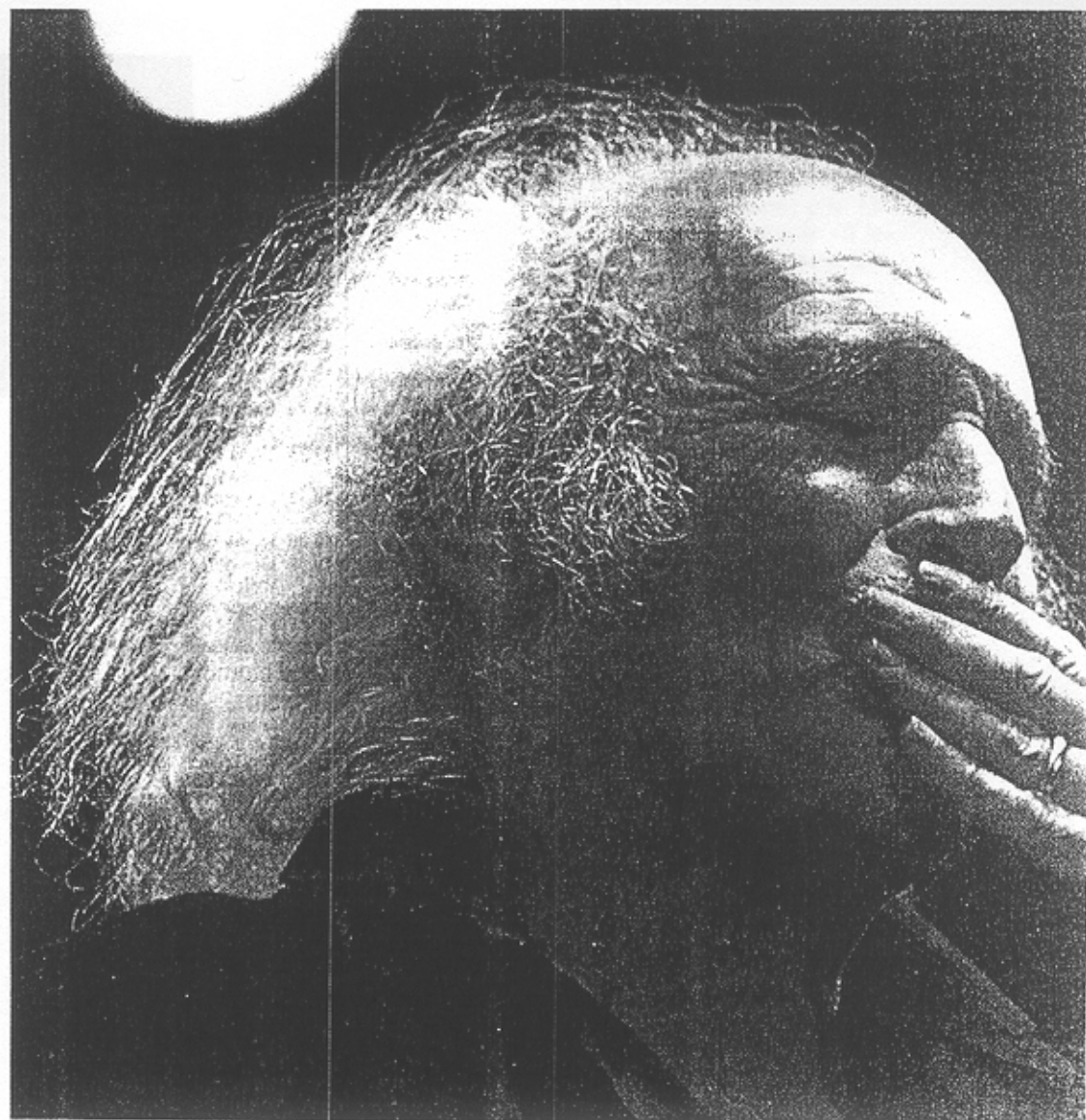
J e l'ai vu maintes fois sur scène, du Vieux-Colombier au Palais des Congrès en passant par l'Alhambra et l'Olympia. Et à la Fête de l'Humanité, bien sûr. Aujourd'hui il est là, devant chez lui, dans cette campagne toscane où il a choisi de vivre depuis une vingtaine d'années. Tel qu'en lui-même. Chemise rouge, col largement ouvert. La chevelure de neige. Apparemment bien dans ses baskets. C'est Léo Ferré.

Depuis le matin, un soleil printanier éclairait les merveilles de Florence. La « primavera » avant l'heure. Nous avons longuement serpenté au milieu du vignoble du Chianti, des oliviers. Soudain, à trente-cinq kilomètres de Florence, Castellina in Chianti où habite Ferré avec Marie sa compagne et ses enfants, Mathieu, vingt ans, Marie-Cécile, seize ans, et Manuella, douze ans.

Léo Ferré revient d'une longue promenade avec Signor le chien, le compagnon : « Un besoin quotidien, explique-t-il. Chemin faisant, je me récite « le Bateau ivre ». Histoire de m'entretenir la mémoire. Rimbaud, je l'appelle Arthur, ça tient la route, non ? »

Nous passons à table. Arômes et huile d'olive, nous sommes bien en Toscane. Nous parlons peu, si ce n'est de gastronomie. Au moment du café, Léo Ferré est catégorique : « Il n'y a qu'en Italie que l'on sache faire du bon café. » Mais il ajoute aussitôt : « Ecoute ce moulin qui le moude, on ne peut pas dire qu'il soit musical ! »

La musique, nous y voilà. Dans son roman « Benoit misère »,



quasiment autobiographique, Léo Ferré raconte que tout môme, il eut la révélation de la musique dans une... crémère. C'est là qu'il entendit la 5^e Symphonie de Beethoven. Le choc. Il se mit à pleurer sans vouloir en donner la raison à quiconque.

La vie de Léo Ferré est une succession de passions. Celles d'aujourd'hui s'organisent autour de son œuvre discographique, désormais disponible en compacts et en cassettes, mais également autour de ses écrits, dont il a repris tous les droits. Son but consiste à proposer aux libraires et aux autres réseaux

de vente en France : « Benoit misère », « le Testament photographique » et « Poètes... vos papiers ». Une belle palette !

Lui qui, un jour, a proclamé bien haut qu'il voulait mettre la poésie dans la rue, estime-t-il avoir gagné son pari ? Voilà Léo qui s'anime, s'emporte, hausse le ton : « Ecoute moi, j'ai de la chance d'avoir une voix, sinon je n'aurais pas écrit. Un poète ? Lorsqu'on édite cela fait combien d'exemplaires et combien d'acheteurs ? Crois-moi, sans ma voix, on ne me connaîtrait pas, nous n'aurions pas déjeuné ensemble. »

Difficile effectivement d'imaginer Ferré sans sa voix. Je repense à la préface de « Poètes... vos papiers », où il explique : « La poésie est une clameur, elle doit être entendue comme la musique. Toute poésie destinée à n'être que lue et enfermée dans sa typographie n'est pas finie, elle ne prend son sens qu'avec la corde vocale comme le violon prend le sien avec l'archet qui le touche. »

« A la radio, constate Léo, on m'a souvent empêché de m'exprimer ou alors on me l'a permis en douce. Moi, j'ai une vie indépendante. Je vis où je veux. Je suis un peu en



Saint-Germain-des-Près quand quelqu'un que je ne connaissais absolument pas s'approcha de moi et me glissa à l'oreille : « Monsieur, est-ce que vous voulez bien faire un disque avec nous ? » C'était un directeur artistique. Ce genre de démarche, c'est terminé, ça n'existe plus. »

Ferré explique : « Maintenant, on envoie des cassettes. Un jour, dans le bureau d'un directeur artistique, j'en aperçois une énorme pile. Impressionné, je lui demande s'il les écoute. Lui, sans hésiter, laisse tomber un « non » catégorique. »

Ecorché vif, bourru, Léo recèle une infinie tendresse. Il a le culte de l'amitié. Intransigeant avec lui-même, il l'est avec les autres et n'admet pas qu'on ne respecte pas sa parole. Alors parfois, quand la coupe est pleine, il explose, pousse un « coup de gueule » libérateur : « Je vais te dire, tu veux voir par exemple le P-DG d'une firme de disques, mais, mon vieux, il n'est jamais libre. Tu lui écris poliment tu sais. Eh bien, tu ne reçois pas de réponse. Oui, c'est comme ça. Incroyable, mais vrai. »

Un peu plus tard, j'apprendrai que des coffrets d'une rare qualité artistique, « Léo Ferré chante Apollinaire, Aragon, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine », étaient destinés au pilon. Au pilon ! Comme l'a écrit Ferré : « Au nom du fric. Ainsi soit-il. » Heureusement, les coffrets ont été préservés de l'enfer. Léo les a rachetés. N'empêche...

Heureusement il y a le public. « Devant lui, je n'ai jamais le trac, je suis comme dans ma cuisine », me confie-t-il. Un public que Léo Ferré a depuis belle lurette pris l'habitude de tutoyer. D'homme à homme. Il lui parle de la solitude, de la mort, de la mer, du pouvoir, de l'anarchie, de l'amour, des femmes, de l'amitié : « Les gens sont contents de m'entendre dire certaines choses parce que, moi, je suis sur scène ; j'ai un micro, des lumières. Je suis un peu le tribun, le porte-voix. Parfois, je repense à ce que m'a affirmé Maurice Chevalier après m'avoir écouté à Bobino : « Vous serez un grand chanteur populaire. »

Chevalier ne s'était pas trompé. Bien sûr, « Avec le temps, va, tout s'en va ». Mais Ferré, lui, reste. Il reste l'un des plus grands poète, et compositeurs de ce temps. Comme en témoigne ces deux heures superbes que nous offre Jean-Christophe Averty.

Rémi Schiavi

marge. Mais je l'ai payé cher. J'ai attendu longtemps. »

Au début, il ne réussissait pas à faire enregistrer ses chansons, ni à les faire éditer. « Ce n'est pas commercial », lui répétait-on. Trenet lui-même en 1940 a prétendu : « C'est intéressant ce que vous faites, mais vous ne chanterez jamais vos chansons vous-même. » A ce rappel, Léo Ferré laisse tomber un laconique : « Ça ne m'a pas étonné, ça m'a déçu. Je savais que je chanterais. »

Bien sûr, il y eut l'époque des cabarets. Mais n'allez surtout pas lui

dire qu'il s'agit d'une bonne école ou vous vous attirerez un cinglant : « Laisse-moi rire. Je travaillais sans être payé. Ou alors quinze francs pas soirée ! » Les souvenirs affluent tout à coup. Dououreux parfois : « C'était en octobre 1968. J'étais sur une petite scène. Je voyais une femme, à un mètre de moi. Pendant que je chantais, elle mangeait une daube. Je me suis arrêté, lui ai lancé : « Alors c'est bon ? » Elle m'a regardé. Et m'a répondu tranquillement : « Oui, pas mal. » Là, crois-moi, on en prend un coup. » Il y a aussi les moments de bonheur : « Je chantais du côté de